

destination, Karl ne savait plus du tout à quoi se résoudre. Après tout, une retraite, et spécialement une retraite chez les jésuites, n'était pas une chose absolument nécessaire à son salut.... Ces réflexions, qui l'avaient occupé depuis Choisy, avaient bien, il fallait le reconnaître, leur côté sensé. Et si ces bons pères allaient le faire entrer, contre son gré, dans la nasse, ne se repentirait-il pas toute sa vie d'avoir persévéré dans son projet ?

— Allons, c'est une affaire entendue, se dit-il tout à coup, les bons pères n'auront pas ma visite cette fois..... Je m'en vais tout simplement reprendre le train prochain, et je ferai ma retraite s'il y a lieu, dans ma paroisse. A peine cette résolution était-elle arrêtée que Karl se sentit en proie à un secret remords : sans doute il n'avait reconnu ni les cornes ni les pieds fourchus de Satan chez son ingénieux interlocuteur de la nuit ; car il lui eût dit tout de suite : *Vade retro*. Mais il se disait tout bas que ces suggestions avaient quelque chose de louche, et que si le parti de repartir après avoir à peine touché les barres n'était pas décidément et évidemment coupable, il était encore moins héroïque.

De ces oscillations de la pensée résultait de nouveaux voyages en diagonale et en zigzag, des temps d'arrêt soudains suivis de marches précipitées, un front de plus en plus soucieux, un visage crispé, tout un ensemble d'allures et d'attitudes qui trahissaient une conscience troublée et devait frapper tout gardien de la morale et de la sécurité publique.

Justement, deux gendarmes qui venaient d'arrêter un ivrogne et que celui-ci avait accablés de quolibets et de coups de pieds, deux gendarmes, dis-je, que ces mauvais traitements avaient tant soit peu agacés et rendus plus sensibles à la moindre apparence de délit, débouchèrent de la rue Saint-Jacques sur le boulevard au moment où, las de tant de combats intérieurs, Karl se frappait la tête en s'écriant : " Le sort en est jeté ", et prenait pour la troisième fois sa course du côté de la gare.

Les gendarmes eurent bien vite rejoint le coureur, et, se mettant en travers de la route, lui adressèrent d'une voix tonnante les mots sacramentels :

— Voyageur, vos papiers !

Les chemins de fer ont rendu très rares de semblables invitations, et Karl eut à une mauvaise plaisanterie.

— Quels papiers ? dit-il.

— Votre passe-port.

— On ne porte plus de passe-port. D'ailleurs je suis officier de la marine impériale, capitaine de vaisseau. J'arrive de Chine.

— Possible. Mais la preuve ? On ne revient pas de Chine à Angers sans avoir dans sa poche quelque pièce constatant son identité : un livret, un portefeuille, une bande de journal, des cartes de visite... Vous ne possédez rien de tout cela?... D'ailleurs vous avez la mine dé faite de quelqu'un dont la conscience n'est pas beaucoup plus en règle que les papiers... Qu'est-ce que vous faites sur le boulevard à pareille heure ?

Le pauvre Karl commençait à trouver sa position ridicule. Ce bon gendarme était dans son droit. Toutes les apparences étaient pour le brigadier contre le capitaine. Mais comment celui-ci oserait-il raconter à celui-là l'histoire de sa retraite et de ses hésitations ? D'ailleurs on ne le croirait pas.

— Mais reprit l'autorité, on se recommande de quelqu'un. Vous n'avez pas précisément l'air d'un gibier de potence, ni même de police correctionnelle. Si vous êtes venu ici, c'est apparemment que vous y aviez quelque affaire. Et vous n'y connaissiez personne ?

Une idée traversa l'esprit de Karl. — Ah ! mais si, vous avez raison. J'ai là une lettre pour M. le supérieur de la maison des jésuites d'Angers.

— Si l vous réclame, vous êtes un homme sauvé... En marche donc pour la maison des jésuites ! Il y a assez longtemps que nous parlementons...

Force fut à Karl de traverser presque toute la ville, escorté de ces deux honnêtes tricornes... Il se consolait en pensant que le jour commençait seulement à poindre, qu'il y avait bien peu de chance pour que, dans ce pays où il n'avait jamais mis les pieds, quelqu'un le reconnût avant six heures du matin. Et

puis, c'était là une solution, une fin à ses incertitudes.

— Il faut croire que Dieu tient bien à ce que je fasse cette retraite, se disait-il tout en cheminant, puisqu'il me fait, à cet effet, empoigner par la gendarmerie. Ces affreux Chinois que je menais tambour battant quand ils se permettaient de traiter nos nationaux avec un peu trop de sans-gêne, comme ils riraient de bon cœur s'ils me voyaient ainsi conduit, comme un malfaiteur, à travers les rues d'une ville française ! On ne rencontra presque personne. Un ou deux apprentis, qui se rendaient à leur atelier, se contentèrent de dire, en apercevant le pauvre Karl et ses deux compagnons : — Tiens ! en voilà un qui n'a pas entendu l'aurore pour faire un mauvais coup !..

Chez les jésuites on n'eut pas besoin de faire lever le supérieur. Il était six heures du matin ; la journée du jésuite commence à quatre. Seulement il fallut attendre que le bon religieux eût dit sa messe. On lui remit alors cette lettre qui était la dernière planche de salut de notre pauvre héros.

Le supérieur accourut, et prenant Karl par les deux mains :

— Comment ! c'est vous, cher monsieur, lui dit-il du ton le plus affectueux, vous dont nos pères de Chine nous ont si souvent parlé, et qui leur avez été, en tant de rencontres d'un si puissant secours ?

— Oui, répondit Karl en souriant, c'est moi ; et à mon tour je viens vous prier de me retirer d'un embarras qui n'est pas mince.

Et montrant les gendarmes qui étaient restés un peu en arrière et que le père n'avait pas aperçus d'abord, tout entier qu'il était à la joie de voir le capitaine. Karl continua :

— Ces messieurs m'ont rencontré sur le boulevard. Ils m'ont trouvé si mauvais mine et mes papiers si peu en règle, — le fait est qu'ils se réduisaient à cette lettre, — que, si vous ne me réclamez, ils me conduiraient droit au violon.

Le père n'hésita pas, comme bien vous pensez, à se porter garant pour le capitaine, et les gendarmes de s'en retourner en faisant à l'un et à l'autre force excuses. Le capitaine voulut leur donner à tous deux une cordiale poignée de main.

— Vous êtes de braves militaires leur dit-il et vous pouvez vous vanter de m'avoir rendu, sans le savoir, un fameux service.

Karl lui-même ne mesurait pas l'étendue de ce service. Le père rit beaucoup quand il sut, par suite de quelles tergiversations Karl, au lieu d'aller droit au jésus, avait fini par tomber dans les mains soupçonneuses de la gendarmerie.

— Le doigt de Dieu est là, mon cher enfant, dit-il au capitaine. Voici la première fois, du moins à ma connaissance, qu'un retraitsant nous est amené par la force publique. Qui sait ? Celui qui dirige toutes choses, les moindres démarches du dernier gendarme aussi bien que le reste, celui-là sans doute a quelque dessein sur vous.

Il se fait d'étranges clartés dans une âme pendant une retraite, Karl n'était pas venu pour être éclairé sur sa vocation. Le chemin était tout tracé devant lui : continuer à faire le bien qu'amène toujours avec elle la vie profondément chrétienne d'un homme placé dans les hautes régions de la société. Et pourtant, dès le second jour, l'idée de rester parmi ces jésuites auxquels Dieu avait dû l'amener par force, cette idée ne le quitta plus...

Karl est resté au noviciat d'Angers. Il se destine, ou plutôt ses supérieurs le destinent aux missions de la Chine, ce pays qu'il connaît si bien. Il aime à raconter la douce violence que Dieu lui a faite et les moyens extra-parlementaires que la Providence employa pour vaincre ses hésitations. Il s'intitule lui-même " Jésuite par la grâce de Dieu... et des gendarmes ".

LES CYNIQUES

LE DESSUS DU PANIER

SOUS LE PRESOIR

PAR

L. Nemours Godré

1 vol. in-12.....Prix : 75 cts

INTRODUCTION

Lorsque la fille est enchaînée, il n'est pas étonnant que la mère soit dépouillée et outragée. L'Église est sous le pressoir italo-piémontais ; la France est sous le pressoir maçonnique.

Le pressoir italo-piémontais n'a rien enlevé à l'Église de son influence, de sa fécondité et de son autorité dans le monde. Non seulement les usurpateurs de Rome, par leurs spoliations et leurs outrages, ont augmenté par toute la terre la tendresse et la fidélité des catholiques ; mais ils auront bientôt entièrement réussi à démontrer, même pour les puissances non catholiques, la bienfaisante et indispensable nécessité de la mission des papes. Quand la démonstration sera achevée, et il semble qu'on y touche, les canons et les régiments d'Italie, qui ont peu intimidé le roi d'Abyssinie, n'intimideront pas du tout l'Europe chrétienne.

Chez nous, le pressoir maçonnique, en nous broyant pour nous mêler, refait peu à peu la France qui croit, qui prie, qui espère, contre la Révolution qui raille, blasphème et outrage toutes les traditions de la patrie. On ne voit peut-être pas assez ce travail de résistance et de reconstruction qui s'affirme sur tous les terrains. On est trop absorbé par le bruyant travail des démolisseurs. Mais aux jours d'épreuve la nation reconnaîtra ceux qui lui auront montré la vieille voie du courage, de la probité et de l'honneur.

A cette heure où la République opportuniste va entrer dans l'histoire, nous espérons qu'on fera bon accueil à ce volume où, profitant des "reposes" du labeur quotidien, nous avons crayonné les hommes et les événements qui depuis dix-huit ans sont le malheur et la honte de la France chrétienne. Certes, nous n'avons pas tout rappelé. De nos grands hommes, nous avons pris " le dessus du panier ", ceux qui ont eu une réelle influence sur les affaires du temps ; dans l'abondante et embarrassante moisson des faits, nous avons choisi ceux qui donnent au régime son vrai caractère et qui font frémir la France chrétienne " sous le pressoir " de l'injustice et de l'impunité officielles.

Parmi nos " grands hommes ", plusieurs avaient révélé d'admirables dons. L'ambition, l'aveuglement de parti, des passions de sectaires, ont tourné ces dons contre l'âme de la patrie. On reconnaîtra que nous n'avons pas chargé nos adversaires. Nous les montrons tels qu'ils se sont montrés eux-mêmes à la France dans leur vie publique, leurs actes, leurs discours et leurs écrits. Que leur œuvre d'ailleurs les juge !

Une génération de politiciens néfastes a poussé sur les désastres de 1870, Gondamnée à l'opposition mitigée sous le consulat de M. Thiers, à l'opposition irrécyclable, mais à l'opposition seulement, sous le septennat du Maréchal elle est enfin montée au pouvoir avec " Aristide ". Dix ans lui ont suffi pour acculer la riche et généreuse France à la persécution religieuse, au déficit, à l'anarchie.

Autour de nous, nous recueillons l'écho des impressions les plus décourageantes. Pour les uns, la France, nouvelle Pologne, est vouée à l'écrasement et au démembrement. Pour les autres, elle est destinée à s'enfoncer toujours plus avant dans les voies de la décomposition morale et de l'anarchie politique, et à s'effacer du même coup du livre des nations.

Ce pessimisme ne déconcerte pas notre ferme et radieuse espérance : " Dieu ne meurt pas, " s'écriait l'héroïque Garcia Moreno, et en tombant sous le poi-

gard des sicaires de la franc-maçonnerie, il a montré à sa glorieuse république de l'Équateur le chemin de la délivrance et de la résurrection. Or, il nous semble que la main de Dieu peut se reconnaître dans notre histoire depuis dix ans. Ou sont-ils, les politiciens, les tribuns, les malfaiteurs, qui se flattaient de conduire la France à l'indépendance et à l'apostasie. Les uns ont disparu dans des aventures honteuses, les autres ont rencontré la justice de vilaines morts ; et le reste se débat dans l'impuissance et dans l'impopularité, présages de prochains châtements. De quelle gloire ! de quelle fierté ! de quelle espérance ont-ils pu déconcerter la France catholique !

Nous ne reconnaissons pas les intentions de modération et de sagesse qui régnaient aujourd'hui dans certaines régions du pouvoir ; mais ces intentions restent lâches et impuissantes. Ceux qui ont semé le vent ne sont point de taille à dompter la tempête. Dans la cité, la Commune est triomphante, et sur la frontière, l'Allemand veille l'arme au bras ! " Dieu, vous avez aimé la France et la France vous a aimé ! Vous ne permettrez pas qu'elle devienne la risée et la proie de ses ennemis ! "

GUIDE

DES PECHEURS

ET

EXHORTATION A LA VERTU

PAR LE VÉNÉRABLE

P. M. Fr. LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÉDICATEURS

NOUVELLE TRADUCTION

Par l'abbé M.-B. COUISSINIER

2 volumes in-12.....Prix : \$1.38

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Dicite justo quantum bene : " Dites au juste que pour lui toutes choses tourneront à bien. " *Isaïe*, III, 10. Tel fut le message que le prophète Isaïe fut chargé de porter jadis à tous les serviteurs de Dieu. Message renfermé dans bien peu de paroles, mais qui était pour ceux-ci le gage des plus insignes faveurs. En effet, si les hommes, après avoir beaucoup promis, ne s'empressent guère de tenir leurs promesses, il n'en est pas de même de Dieu, dont la libéralité et la magnificence vont toujours au delà de ce qu'il a fait espérer. Quoi de plus simple que ces mots : " Dites au juste que pour lui toutes choses " tourneront à bien, " mais quoi de plus significatif ? Évidemment s'il n'y a là pas plus d'explication et pas plus de distinction, c'est afin que nous soyons persuadés que le bien dont il s'agit comprend sans exception, et dans le sens le plus large, tous les biens possibles et imaginables. De même que Dieu répondit simplement à Moïse qui lui demandait son nom : " Je " suis Celui qui suis " (*Gen*, III, 14), sans ajouter autre chose, voulant marquer par là que son être n'est ni limité ni fini, mais universel et souverainement parfait : ainsi, dans cette occasion, il se sert uniquement du mot " bien, " afin de nous donner à entendre que tout ce que le cœur de l'homme peut désirer se trouve compris dans la récompense destinée à ceux qui auront pratiqué la vertu.

C'est là le sujet qu'avec la grâce de Notre-Seigneur je me propose de traiter dans ce livre, et je saisis cette occasion pour donner des avis et pour tracer des règles à ceux qui ont le désir de s'avancer dans la piété chrétienne. Cela me conduira à diviser le présent ouvrage en deux parties. Dans la première, je parlerai de l'obligation indispensable où nous sommes de nous appliquer à la vertu, comme aussi du fruit et des avantages qui naîtront de notre fidélité. Et dans la seconde, je parlerai de la vertu elle-même et des moyens qui sont nécessaires pour l'acquérir ; car ce n'est pas tout de vouloir devenir vertueux, il faut